



## Synthèse Année 2024 - 2025

# **Taïwan et ses lieux de mémoire : une sociologie du sensible et de l'imaginé au regard de l'expérience taïwanaise dans la dynamique inter-détroit.**

Rédigé par Qiyin Pang, Mathilde Girard, Théophanie Le Dez, Gabriel Maignan,  
Marie Izdag et Victor Deutine

Coordonné par Xihao Wang

Relu et corrigé par Cécilia Larfi et Samia Ferhat



## Table des matières

|                                                                                                                        |           |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Introduction .....</b>                                                                                              | <b>3</b>  |
| <b>La Naissance conjoncturelle d'une frontière .....</b>                                                               | <b>4</b>  |
| 1.1. La guerre civile chinoise : déracinement territorial et humain .....                                              | 4         |
| 1.2. La Terreur blanche : une fracture au sein même de la République de Chine lors de son établissement à Taïwan ..... | 5         |
| <b>2. Une frontière en trompe l'oeil .....</b>                                                                         | <b>6</b>  |
| 2.1. Le détroit : une frontière en trompe-l'œil — Kinmen, entre Taïwan et la Chine .....                               | 6         |
| 2.2. Volonté de maintenir une seule Chine : récit officiel, sensible politique et imaginaires partagés .....           | 7         |
| <b>3. Désaccords : reconfigurations d'une frontière .....</b>                                                          | <b>8</b>  |
| 3.1 Reconfiguration interne à Taïwan .....                                                                             | 8         |
| 3.2. Le statu quo inter-détroit en question .....                                                                      | 9         |
| <b>4. Espaces de négociations et de dialogues .....</b>                                                                | <b>10</b> |
| 4.1 Au-delà des frontières, récits et dialogues dans les confluences mémorielles .....                                 | 10        |
| 4.2 Kinmen de l'autre côté du détroit : exister dans une République de la Chine taïwanaise .....                       | 11        |
| <b>Conclusion .....</b>                                                                                                | <b>12</b> |



## Introduction

Cette présentation s'inscrit dans le cadre du séminaire « Lien, espace et distance : une sociologie du sensible et de l'imaginé au regard de l'expérience taïwanaise dans la dynamique inter-détroit », dirigé par Samia Ferhat à l'EHESS en 2024–2025. Ce séminaire nous a invités à réfléchir autrement aux frontières : non plus comme de simples limites géographiques ou politiques, mais comme des réalités sociales, sensibles et imaginées. L'exemple du détroit de Taïwan – à la fois frontière géopolitique, ligne de tension historique, et espace vécu – en constitue une étude de cas particulièrement riche.

L'objectif du séminaire n'était pas seulement d'interroger les institutions ou les discours d'État, mais surtout de partir de l'expérience vécue, de la mémoire, des affects, des récits familiaux – autrement dit, de ce que la frontière produit dans les corps, les biographies, les silences, les espoirs aussi. On pourrait dire que nous avons travaillé à une sociologie incarnée de la frontière, attentive aux écarts entre le visible et l'invisible, le dit et le non-dit, le collectif et l'intime.

C'est dans cet esprit que nous avons construit notre synthèse, en nous appuyant sur plusieurs sources : des documents historiques et géopolitiques, des recherches académiques récentes (comme celles d'Alexandre Gandil ou du professeur Matsuda Yasuhiro), des matériaux institutionnels (issus par exemple du manuel *Taiwan wenti yibai wen* 台湾问题一百问), mais également l'ouvrage de Samia Ferhat, *Taïwan-Chine : Imaginaires croisés*, qui rassemble des récits de vie au croisement du politique et du sensible. Ces récits, issus d'entretiens réalisés sur le terrain, nous ont permis d'approcher la frontière non comme une abstraction, mais comme une expérience vécue, plurielle, parfois douloureuse.

Notre réflexion se déploie en quatre volets complémentaires, qui nous permettent de suivre la frontière dans ses différentes dimensions – historique, spatiale, politique et relationnelle.

Dans un premier temps, nous reviendrons sur la naissance conjoncturelle de la frontière, à travers les effets de la guerre civile chinoise et l'arrivée des *Waishengren* sur l'île de Taïwan. Loin d'être un simple transfert de population, cette migration forcée a provoqué un déracinement profond, doublé de tensions sociales et mémorielles. L'instauration de la Terreur blanche n'a fait qu'aggraver la fracture entre les différentes communautés présentes sur l'île. Ici, la frontière se manifeste autant dans les récits familiaux que dans les structures étatiques, et elle prend corps dans la douleur, le silence ou la perte.

La deuxième partie se concentre sur la figure paradoxale de Kinmen, cet archipel à seulement cinq kilomètres de la Chine continentale, mais administré par Taïwan. À travers le concept de « frontière en trompe-l'œil », développé notamment par Alexandre Gandil, on comprend que Kinmen incarne les tensions entre géographie, souveraineté et représentation. C'est un espace marginalisé, militarisé, mais aussi symbolique, qui permet de penser la frontière comme un lieu d'incongruence – un endroit où ce qui est affiché ne correspond pas à ce qui est vécu.

Dans un troisième temps, nous aborderons la reconfiguration progressive du discours identitaire à Taïwan, notamment à partir de la fin de la loi martiale en 1987. Cette période marque un tournant dans la manière dont Taïwan se pense par rapport à la Chine continentale. Le statu quo, longtemps vu comme un compromis temporaire, devient l'objet d'interprétations divergentes entre Pékin et Taïpei. Tandis que la République populaire de Chine (RPC) y voit une simple pause sur la voie de la réunification, Taïwan commence à affirmer une autonomie politique et symbolique de plus en plus assumée. Comme le montre le professeur Matsuda, cette dissymétrie interprétative produit une forme de crise silencieuse, où la frontière n'est plus seulement héritée de l'histoire, mais activement redéfinie.



Enfin, notre dernière partie portera sur les espaces de dialogue et de négociation mémorielle, à travers l'enquête collective menée par Samia Ferhat auprès de jeunes adultes venus des deux rives du détroit. Ces ateliers, qui combinent visionnage de films et discussions croisées, ont fait émerger des écarts, des malentendus, mais aussi des moments de reconnaissance et de résonance. Ce que ces échanges nous montrent, c'est que la frontière n'est pas seulement une ligne ou un fait politique : elle est aussi relationnelle, émotionnelle, et parfois réversible.

Tout au long de cette présentation, nous chercherons donc à penser la frontière sino-taïwanaise non pas comme un objet stable, mais comme un processus en tension : entre inclusion et exclusion, entre mémoire et oubli, entre attachement et rupture. Il s'agira aussi de montrer comment les récits sensibles – qu'ils soient familiaux, politiques ou imaginés – participent à la fabrique d'un imaginaire taïwanais, en dialogue, parfois conflictuel, avec l'histoire chinoise.

## La Naissance conjoncturelle d'une frontière

### 1.1. La guerre civile chinoise : déracinement territorial et humain

La fin de la guerre civile chinoise, en mandarin *guogong neizhan* (guógòng nèizhàn 國共內戰), qui opposa les troupes communistes et nationalistes entre 1927 et 1949, ne vit pas seulement la victoire des forces de Mao Zedong mais aussi le repli des partisans de Tchang Kaï-chek sur l'île de Taïwan. Celle-ci venait en effet d'être rétrocédée au gouvernement de la République Chine par le Japon. Sous domination japonaise depuis le traité de Shimonoseki en 1895, qui l'avait vu passer de l'empire Qing à celui des Meiji, l'île retournait finalement dans le giron chinois le 25 octobre 1945, suite à la capitulation du gouvernement nippon face aux forces alliées, événement qui marque d'ailleurs la fin de la seconde guerre mondiale.

Cependant, c'est un déracinement plus profond encore que vécurent ceux qui furent à partir de cette période-là et jusqu'à la disparition progressive de leur génération, désignés à Taïwan par le qualificatif de « *waishengren* » (wàishěngrén 外省人), c'est-à-dire, les personnes extérieures à la province [de Taïwan NDLA] autrement dit, les Continentaux. En effet, leurs origines géographiques, culturelles et linguistiques très diverses se confrontèrent à la culture formosane au sortir de cinquante ans d'influence japonaise, et au sein de laquelle le dialecte principal, commun à celui de la province du Fujian, était le minnan, parfois aussi appelé « taïwanais ».

Ainsi, dans l'ouvrage de Samia Ferhat *Taïwan-Chine : Imaginaires croisés* (You Feng, 2023), le témoignage d'une Taïwanaise, Xiaolan, illustre parfaitement cette situation. Dans un récit intitulé « Le hakka-taïwanais de ma grand-mère », elle décrit la difficulté de son aïeule, une *waishengren* dont le dialecte hakka n'est pas le même que celui pratiqué sur l'île, et qui doit créer une langue mélangeant du hakka et du minnan pour se faire comprendre lorsqu'elle va au marché.

Pour la plupart de ces Continentaux ayant fui et abandonné tous leurs biens, l'arrivée à Taïwan est aussi synonyme de retour au point zéro : leur vie entière est à reconstruire. Dans l'ouvrage de Samia Ferhat, c'est le cas de l'arrière-grand-père et du grand-père de Aji ; le premier était un membre « très haut placé » du Kuomintang dans le Hebei, dont la famille a « tout perdu », son fils qui « faisait des études de médecine [...] a dû les interrompre à cause de la guerre. Arrivé à Taïwan, il est devenu instituteur. », leur vie est alors décrite comme « très difficile ».

Mais au-delà des difficultés économiques, c'est souvent un drame intime et intérieur qui se joue au sein de ces familles déchirées. En effet, ces personnes portent à la fois les souvenirs



traumatisants de la guerre civile sur le continent, comme la grand-mère de Aji qui évoque sa fuite du Hebei vers le Shanxi avec ses camarades de classe, n'ayant « emporté que quelques vivres et [ayant] survécu en buvant l'eau des ruisseaux », mais aussi le souvenir douloureux de ceux qu'ils ont quittés. C'est le cas du père de Xiaolan, dont le récit nommé « le cœur silencieux du soldat » dessine le mutisme d'un homme qui « est venu seul à Taïwan » et dont le petit-frère et la mère, qu'il n'a jamais pu revoir, sont restés en Chine.

Ainsi, la conclusion de la guerre civile chinoise a participé à tracer non pas seulement une frontière territoriale à travers le détroit, mais aussi une blessure ouverte dans l'esprit de ceux qui, refoulés des lieux qui les avaient vu grandir, en ont gardé une mémoire douloureuse.

Surcroît d'infortune, ce mal-être accompagna les *waishengren* dans la construction de leurs rapports avec les habitants historiques de Taïwan, ce qui ne tarda pas d'avoir des conséquences sur la nouvelle société qui s'y construisit.

## 1.2. La Terreur blanche : une fracture au sein même de la République de Chine lors de son établissement à Taïwan

Révéléateur de l'antagonisme de la société taïwanaise dans les débuts de l'établissement de la République de Chine sur l'île, le terme opposé à celui de *waishengren* existe bien dans la population à ce moment-là, il s'agit des *Benshengren* (*běnsǎng rén* 本省人), c'est-à-dire, les habitants originaires de la province [de Taïwan NDLA]. Ces derniers ne furent pas épargnés par les troubles et les tensions, car, au sortir de la colonisation japonaise, la cohabitation avec les Continentaux récemment arrivés ne fut pas sans appréhensions ni méfiance mutuelle. Ces sentiments, fondés sur la barrière linguistique, les inégalités socio-économiques, ou encore les divergences idéologiques, se cristallisèrent dans les deux camps jusqu'à mener aux tragiques événements du 28 février 1947, en mandarin *ererbā shìjiàn* (*èrèrbā shìjiàn* 二二八事件). Un contrôle de police des nouvelles autorités va provoquer le décès d'un Taïwanais et mener à un soulèvement à travers toute l'île. Ces protestations furent réprimées dans le sang par l'armée nationale révolutionnaire du Kuomintang, menant à la mort de dizaines de milliers de personnes (entre 18 000 et 28 000 selon les estimations) et justifiant l'instauration de la loi martiale sur tout le territoire de la République de Chine qui durera jusqu'en 1987 (exception faite pour l'île de Kinmen où elle subsistera jusqu'en 1992).

Ce contexte de répression participa à creuser un fossé entre *Benshengren* et *Waishengren* tout comme le climat de peur qui fut introduit par les exactions du pouvoir nationaliste contre les personnes désignées comme opposants au Kuomintang, épisodes connus sous l'appellation de « Terreur blanche » (*báisè kǒngbù* 白色恐怖). Là encore, les témoignages recueillis par Samia Ferhat dans son ouvrage sont éloquentes. Aji raconte ainsi l'épisode de l'arrestation de son grand-père, soupçonné d'avoir participé aux événements du 28 février 1947 suite à une dénonciation de détention d'arme. Dès lors, l'un des oncles va déployer toute sa détermination à retrouver l'arme : marchant « huit heures dans la montagne [et attendant] la nuit pour l'enterrer ». Cette dénonciation calomnieuse aura finalement laissé le grand-père d'Aji durant 120 jours en prison ; après la fin de la loi martiale et la démocratisation du pays, la famille fera les démarches pour obtenir les indemnités et compensations pour l'injustice subie.

Dans la famille d'Awang, ce sont les opinions politiques d'un oncle de son grand-père qui les mirent dans une situation dangereuse : membre du Parti communiste taïwanais, il fut caché dans l'habitation familiale et les enfants n'eurent, dès lors, plus le droit « de monter au premier étage de la maison ». L'angoisse du grand-père se manifestait alors par « l'impression [perpétuelle] d'être suivi », ce qui le menait « tous les soirs [à] bloquer la porte de la maison avec des meubles ».



Mais, les *Waishengren* eux-mêmes furent aussi victimes de cette Terreur blanche, comme le raconte Xiaolan dont le grand-père voulu un jour envoyer une lettre en Chine par le biais de Hong-Kong pour donner de ses nouvelles à sa famille restée sur le continent, et qui reçut peu après un appel lui intimant « de ne pas recommencer ». Un « avertissement » aux lourds sous-entendus en cette période de loi martiale.

Ainsi, la reconfiguration politique liée à mise en place de la République de Chine à Taïwan à la fin de la guerre civile, et l'instauration de la Terreur blanche sur l'île à la suite des troubles qui s'y tinrent, contribuèrent à créer une frontière, non pas seulement extérieure et opposée à la République populaire de Chine, mais aussi intérieure à la société taïwanaise. On put en effet voir apparaître une fracture entre les *Benshengren* subissant la politique du nouveau gouvernement de l'île et les *Waishengren*, incarnés par le pouvoir autoritaire du Kuomintang, image malheureusement caricaturale d'une diversité de parcours et de tendances bien plus large.

Or, si cette démarcation s'estompa avec le temps et le renouvellement générationnel – l'ensemble des enfants *bensheng* et *waisheng* nés à Taïwan ayant dès lors la même expérience en partage – la frontière physique demeura, elle, bien réelle.

## 2. Une frontière en trompe l'œil

Après avoir souligné la dimension imaginaire et conjoncturelle des frontières, il est nécessaire d'explorer plus concrètement la naissance de cette frontière « en trompe-l'œil » à l'échelle géographique, à travers le prisme du détroit de Taïwan et de l'archipel de Kinmen, où se mêlent enjeux territoriaux, héritages historiques et tensions politiques.

### 2.1. Le détroit : une frontière en trompe-l'œil — Kinmen, entre Taïwan et la Chine

Dans *Kinmen, un archipel entre Taiwan et la Chine* (Karthala, 2024), Alexandre Gandil, docteur et politiste spécialiste du monde sinophone, explore la complexité géopolitique du détroit de Taïwan à travers le prisme de Kinmen. Cet archipel, placé sous la souveraineté de la République de Chine, est un territoire à la fois « limite », « enclave » et « lien », une illustration d'une « frontière en trompe-l'œil » marquée par une profonde incongruence entre géographie, histoire et politique.

Kinmen, vestige de la guerre froide, fut longtemps un territoire hyper-militarisé, soumis à un régime d'exception jusqu'en 1992, distinct du reste de Taïwan. Sa proximité avec la Chine continentale (à seulement 5 km de Xiamen) crée une tension spatiale et politique visible : alors que les cartes taïwanaises l'isolent visuellement de l'île principale, Kinmen est un point d'ancrage où la souveraineté revendiquée par la République populaire de Chine (RPC) semble déborder les frontières maritimes. Cette situation met en lumière une incongruence cartographique et politique : les représentations officielles ne traduisent pas la complexité réelle du territoire.

Historiquement, Kinmen n'a pas été pensée comme une partie intégrante de Taïwan. Après 1895, alors que Taïwan est cédée au Japon, Kinmen reste chinoise, traversant les bouleversements politiques de la Chine républicaine puis communiste. Lors de la guerre civile, la RPC échoue à reprendre l'archipel, qui devient un point géostratégique, militarisé par les États-Unis selon la doctrine Truman pour contenir le communisme et protéger Taïwan. Kinmen, ou « Quemoy », devient un symbole des tensions sino-américaines.

La « taïwanisation », processus de démocratisation et de construction identitaire centré sur Taïwan à la fin du XXe siècle, a produit une République de Chine (ROC) « taïwano-centrée » où Kinmen a été assigné à une fonction particulière : celle d'avant-poste militaire soumis à un





régime dérogatoire, exclu des dynamiques démocratiques jusqu'à la levée de la loi martiale. Ce découpage interne fait de Kinmen une frontière intérieure, un territoire marginalisé dans l'État, tandis que Taïwan se construit comme le cœur politique et démocratique. Ce contraste illustre la nature accidentelle et contingente des souverainetés, et la fracture entre les logiques militaires et démocratiques dans la construction de la ROC. Pour la RPC, Kinmen n'est pas un objectif d'annexion isolée, puisque cela risquerait de rompre le lien stratégique avec Taïwan. Les bombardements symboliques de 1958 avait pour but de maintenir une pression sans provoquer une rupture totale. Kinmen reste ainsi un point d'arrimage, un territoire à la fois enjeu et espace de dialogue entre les deux rives.

Alexandre Gandil mobilise une approche combinant sociologie politique, géographie et anthropologie pour analyser cette dissonance entre cartographie, souveraineté et vécu. Il insiste sur la matérialité des frontières (franchir le détroit, parcourir l'île) et sur leur dimension imaginaire (les récits locaux, abordés plus tard ; la distorsion cartographique ; le concept-même d'« insularisme »). En somme, Kinmen illustre parfaitement la notion de frontière en trompe-l'œil : plus qu'une simple ligne de démarcation, elle est un lieu d'expérimentation politique, un champ de forces mouvant, un territoire vivant où frontières et liens se superposent et se négocient.

Après avoir examiné comment Kinmen illustre une frontière mouvante et paradoxale au cœur des enjeux géopolitiques sino-taïwanais, il convient maintenant d'aborder la manière dont ce territoire s'inscrit dans un récit officiel plus large, celui de la « volonté de maintenir une seule Chine », qui façonne discours politiques et imaginaires partagés.

## 2.2. Volonté de maintenir une seule Chine : récit officiel, sensible politique et imaginaires partagés

La lecture croisée du manuel chinois *Taiwan wenti yibai wen* 台湾问题一百问 dirigé par Li Renzhi (Taihai chubanshe, 2001), et de l'article de John Wilson Lewis, « Quemoy and American China Policy », paru en 1962 dans la revue *Asian Survey* (Vol. 2, No. 1, pp. 12-19), permet de saisir la complexité du principe d'« une seule Chine » comme matérialisation politique d'un récit officiel, mais aussi comme lieu de tension entre mémoire, imaginaire national et stratégies géopolitiques. Cette volonté unificatrice engage des enjeux sensibles : qui parle, pour qui, à quel moment, et comment ? Elle questionne les seuils de tolérance et les formes de reconnaissance mutuelle qui définissent la « communauté chinoise » dans l'espace inter-détroit.

Le texte de 2001 retrace le discours tenu lors de la troisième session du onzième Comité central du Parti communiste chinois sous Deng Xiaoping en 1978, qui réaffirme que « Taïwan fait partie intégrante de la Chine », et que la réunification doit se faire sous le principe « Un pays, deux systèmes ». La formulation semble ouverte au dialogue (« Sous le prémisses d'une Chine, tout problème peut être discuté »), mais impose des bornes non discutables : intégrité territoriale, refus de deux Chines, et menace de recours à la force. Ce discours repose sur un imaginaire familial de la nation (l'idée d'un « désir commun » de « tous les chinois », des « compatriotes des deux côtés du détroit ») et propose une forme d'inclusivité autoritaire, dans laquelle la reconnaissance de l'autre n'est possible que s'il accepte de revenir dans le giron national. C'est une parole à double connotation : douce dans sa forme, mais excluante dans ses conditions de validité.

En miroir, l'analyse de John W. Lewis met en évidence qu'en 1962, malgré des régimes opposés, Pékin et Taïpei rejettent conjointement l'idée de « deux Chines » : leur rivalité porte sur la légitimité, et non sur l'unité. L'exemple de l'île de Quemoy (Kinmen), fortement militarisée et bombardée de manière symbolique, devient un théâtre de la communauté



imaginée, à la fois lieu de résistance nationaliste et outil stratégique pour empêcher toute reconnaissance d'un statu quo international. Le conflit se joue dans l'espace, mais il mobilise aussi des récits : propagande sur les obus, mise en scène de l'héroïsme, vocabulaire de la liberté et de la trahison, qui façonnent les affects collectifs. Lewis montre que l'ambiguïté américaine, hésitant entre reconnaissance de Pékin et soutien à Taïpei, reflète cette difficulté à entrer dans un imaginaire non binaire.

Dans les deux textes, le détroit apparaît comme une frontière en trompe-l'œil, où la séparation géographique coexiste avec un discours d'unité persistante. Le lien sino-taïwanais est structuré par une tension permanente entre inclusion symbolique et exclusion vécue. Le discours officiel continental déploie une mémoire linéaire et harmonieuse, niant les discontinuités sensibles, les récits périphériques et les expériences locales. En miroir, l'article de Lewis éclaire l'ambiguïté stratégique des années 1960, où les deux rives du détroit affirment une unité indiscutable tout en maintenant réelle la possibilité du conflit. Ce paradoxe se manifeste dans le langage, à travers les glissements de noms, de statuts ou de récits : appeler, placer ou raconter différemment Taïwan, c'est déjà redéfinir la nature du lien inter-détroit et prendre position dans le conflit.

### 3. Désaccords : reconfigurations d'une frontière

Alors que les deux rives se sont ralliées au discours officiel d'une seule Chine, avec néanmoins des tensions sous-jacentes, les désaccords de plus en plus forts apparaissent et entraînent du côté taïwanais une reconfiguration interne de la frontière ; le statu quo se voit dès lors remis en question.

#### 3.1 Reconfiguration interne à Taïwan

À la suite des années 1960, des bouleversements politiques vont avoir lieu dans les deux prochaines décennies à Taïwan. Tout d'abord, en 1972 la République populaire de Chine (RPC) prend la place de la République de Chine (ROC) au sein de l'ONU, c'est un véritable revers pour le gouvernement de Tchang Kai-shek. Puis, en 1987, c'est la fin de la loi martiale et l'arrivée de Lee Teng-hui au pouvoir. Il s'agit d'une date clé dans cette reconfiguration interne à Taïwan, on commence à se détacher d'une narration de l'histoire de l'île de Taïwan sino-centrée. Au niveau du discours officiel, il est mis en avant la « singularité » de Taïwan.

Si l'on observe le graphique qui compile les résultats du sondage fait chaque année depuis 1992 par le « Election Study Center » de l'université NCCU concernant l'identité des taïwanais, le sentiment d'appartenir à la fois à Taïwan et à la Chine n'a fait que diminuer. À la proposition « Je suis taïwanais et chinois », le nombre de personnes pensant cela est passé en dessous de celui lié à la proposition « Je suis taïwanais » en 2008. Le sentiment d'être seulement taïwanais, lui, était de 17,6% en 1992. En 2024, il est de plus de 63%.

Dans le livre illustré *Taïwan-Chine : Imaginaires croisés* de Samia Ferhat, on retrouve les différents vécus de cette société composite. Ceux-ci nous montrent bien la multiplicité des récits présents sur l'île. Ces récits sont des biais pour arriver à la mémoire, on peut y trouver la sensibilité, propre à chaque individu avec qui Samia Ferhat a pu s'entretenir. Cette sensibilité est aussi propre à chacune de leur famille. Lors de l'évocation de ces récits, nous entrons donc dans le domaine du sensible, on se met à se souvenir, à évoquer des mémoires du passé, les moments de joie tout comme les moments de douleur. Dans les différents récits que nous avons abordé ensemble, ceux d'Aji, d'Awang et d'autres mettent en avant les différents grands changements politiques, qui ont eu des conséquences sur leur famille, leur vie personnelle. L'imaginaire mémoriel des individus au sein de la société est pluriel, celui que choisit le gouvernement officiel, lui, est étroitement lié aux trajectoires historiques





considérées comme politiquement signifiantes. Ainsi, on replace désormais les victimes au centre de l'histoire, on prend en compte le passé : la colonisation japonaise, la politique de répression du gouvernement de Tchang Kaï-chek, la Terreur Blanche...

C'est donc dans une société aux multiples communautés et récits mémoriels que la frontière se reconfigure, au moyen d'un discours officiel qui s'appuie sur ces mémoires du passé pour former un nouvel imaginaire, dans lequel Taïwan en tant qu'île serait la frontière pour ses habitants qui eux, ne seraient plus chinois et taïwanais mais seulement taïwanais.

### 3.2. Le statu quo inter-détroit en question

Ces mutations internes à la République de Chine bouleversent l'équilibre à l'échelle des États. En apparence le dialogue inter-étatique se poursuit, mais les termes de l'échange se transforment du côté taïwanais. Cette évolution profonde des relations à travers le détroit fait l'objet de l'intervention du professeur Matsuda Yasuhiro de l'Université de Tokyo, invité au séminaire le lundi 9 décembre 2024. Ce spécialiste des relations internationales en Asie de l'Est défend la thèse d'une rupture du statu quo à cause du changement de paradigme de la part de Taïwan. Cette crise silencieuse, qui détériore dramatiquement les relations inter-détroit, découle de l'ambiguïté entourant l'interprétation de ce statu quo. Pour la RPC, ce n'est qu'une phase transitoire, dont la stagnation contingente ne remet pas en cause la dynamique de réunification finale. Pour le gouvernement taïwanais (et ses alliés occidentaux dans une certaine mesure, selon le Pr. Matsuda), garantir le statu quo a pour objectif de pérenniser la coexistence de facto de deux États, ce qui va à l'encontre de l'horizon unificateur jusque-là admis par les deux rives. La perspective de la réunification à terme n'est donc plus partagée par les deux parties. La réalisation de ce changement par la République Populaire provoque l'accusation d'une rupture du statu quo au profit de l'indépendance de fait de Taïwan, alors même que la situation paraît inchangée en surface.

Cette crise révèle le désaccord autour de la représentation du détroit comme frontière. Elle se fige, non plus seulement par la contingence historique de la guerre civile, mais par la volonté d'une des deux rives de conserver son autonomie. Ligne de front, elle se mue en frontière étatique à la manière du 38<sup>e</sup> parallèle coréen. Les projections diplomatiques et stratégiques divergent ainsi entre les deux acteurs. Les Continentaux veulent dépasser le détroit pour l'intégrer à une frontière interne, tandis que les Taïwanais cherchent à en garantir la sécurité sans aucun projet de « lancer la contre-offensive sur le continent » (fǎngōng dàlù 反攻大陸). Le changement de perception de la frontière par les dirigeants taïwanais a donc des conséquences directes sur les délicats rapports diplomatiques avec le continent.

Malgré l'indignation des continentaux et l'intensification des relations inter-détroit, le Pr. Matsuda estime peu probable une offensive militaire venue du continent dans le court terme. Il avance la formule provocatrice de « Chiang-kai-shekization » de la posture continentale, c'est-à-dire un discours nationaliste prônant la réunification par la conquête qui est toujours reporté (« not today policy ») à cause d'une incapacité ou du risque trop élevé de l'invasion. En effet, au-delà du rapport de force entre les deux rives, le déploiement d'une vaste opération militaire contient un risque réel de perturbation des frontières internationales régionales, puisque les îles de la préfecture japonaise d'Okinawa frôlent l'île de Taïwan. Une violation des frontières maritimes du Japon, voire une mise en péril de son territoire national, ne peut que mener à une dangereuse escalade. Ainsi, la remise en cause du statu quo et l'éventuelle réunification militaire soulèvent des enjeux géopolitiques majeurs de reconfiguration des frontières, dans le détroit et plus largement dans la région.

Cette crise géopolitique pose une question profonde : la pertinence du dialogue. Les consensus précédents semblent s'être évaporés par le refus des deux parties d'engager un



rapport diplomatique au sens fort, fondé sur le dialogue et la négociation. Au-delà de la confrontation internationale, ce problème se pose également à l'échelle des interactions individuelles. Face à l'aliénation de l'autre, comment dialoguer ?

## 4. Espaces de négociations et de dialogues

### 4.1 Au-delà des frontières, récits et dialogues dans les confluences mémorielles

Frontière de facto entre la RPC et la ROC, le détroit séparant l'île de Taïwan et le continent est avant tout un espace étant et ayant été vécu, tant dans sa matérialité que dans sa sensibilité, par les différentes communautés se trouvant de part et d'autre. Lors des séances dédiées au travail d'enquête de Samia Ferhat, nous sommes revenus à la fois sur le protocole de l'enquête, qui réunissait des étudiants provenant de RPC et de ROC, et sur le récit de leurs histoires familiales individuelles.

Tous nés dans les années 80, les participants de l'enquête ont le mérite d'avoir vécu, en parallèle des deux rives, des événements sociétaux majeurs, les inscrivant dans une rupture générationnelle avec leurs aînées et leurs descendants, qui nous aide à comprendre leur construction mémorielle. En RPC, ce fut avec le début de la période de « Réforme et d'Ouverture » initiée par Deng Xiaoping. À Taïwan, avec la fin de la loi martiale suivie par le début des processus de démocratisation, et plus tard la « taïwanisation » de la ROC.

Auprès des enquêtés, les modalités du discours et sa temporalité permettent de placer chaque participant et sa famille au sein de communautés nationales. Lorsqu'il devient temps de partager ces mémoires fortement disparates, de nouvelles interactions naissent en les mettant côte à côte. Le dialogue qui émerge entre les participants, puisant dans les registres du sensible et de l'imaginaire de chacun, devient à même de mobiliser des schémas disruptifs pour les membres n'appartenant pas à la communauté affective initiale du narrateur. Il devient une négociation des bagages mémoriels de chacun où une mise en question du discours familial et de sa construction est opposée à celle des autres participants dans un but de trouver une zone de tolérance ou une acceptation nouvelle de l'autre. Dans les rares cas où ce processus échoue, cela, à l'inverse, montre des rapports asymétriques de concurrence mémorielle dans la tentative de dialogue. On cherche un terrain d'entente, sans pour autant accepter les concessions nécessaires par rapport à la valeur de notre construction sensible et celle de l'autre.

Quand elles réussissent, ces tentatives de dialogues deviennent un outil pour tenter d'harmoniser des trajectoires mémorielles divergentes et renouer ce que François Jullien<sup>1</sup> nomme l'« entre », un espace de rencontre entre des « écarts » (ici mémoriels et affectifs) qui dépasse les représentations identitaires. Si ces dialogues furent observés au sein de l'enquête<sup>2</sup> à travers les interactions des différents participants, le récit familial d'un de ces derniers fait aussi montre de ce phénomène. Le cas de la famille d'Avel illustre ces propos. Séparés lors de la guerre civile, l'arrière-grand-père d'Avel, ayant fui à Taïwan, n'a pu retrouver son frère cadet, resté en Chine, qu'à la suite de la réouverture des trajets entre la RPC et la ROC au cours des années 1990. Ces retrouvailles dans un premier temps chaleureuses, ont ensuite emmené à des conflits d'affects lors de l'évocation de leur passé. Ce dernier est commun dans l'espace dans lequel ils évoluèrent, mais il a divergé dans les trajectoires empruntés par chacun des deux frères et par la distance temporelle qui s'est agrandie avant leurs retrouvailles. L'explosion en conflit de la rencontre, après un début prometteur, lors de la remémoration de ce passé expose des radicalisations possibles au sein de tentative de dialogue.

<sup>1</sup> François Jullien, *L'écart et l'entre, leçon inaugurale de la chaire sur l'altérité*, Galilée, 2012

<sup>2</sup> Samia Ferhat, *Le temps des mots. Un dialogue sino-taïwanais*, Youfeng, 2023



Au final, malgré cette radicalisation mémorielle, le conflit ne sera surmonté qu'avant le retour vers Taïwan de l'arrière grand-père, où une réconciliation fragile fut opérée entre les deux frères, exposant la force du dialogue, même face aux barrières s'érigant au cours de son processus. Ce qui permet de nous questionner sur la perméabilité des frontières sensibles dans les conflits d'affect, et des cheminements de coopération pour retrouver un « entre » dans les « écarts » même.

#### 4.2 Kinmen de l'autre côté du détroit : exister dans une République de la Chine taïwanaise

L'archipel de Kinmen nous amène aussi à nous interroger sur des espaces de négociations à une échelle plus petite. En replaçant Kinmen dans l'histoire des Chinois et du détroit de Taïwan, Alexandre Gandil nous expose les raisons pour lesquelles Kinmen et ses habitants naviguent dans un particularisme géographique à l'heure d'une République de Chine taïwanaise. L'emplacement même de Kinmen, visible depuis les plages de Xiamen en République Populaire de Chine, renforce une histoire partagée de l'île entre la République de Chine et le continent désormais sous contrôle communiste. Son rôle central dans les tensions et les politiques inter-détroit se démarque de l'archipel de Matsu, lui aussi proche de la Chine continentale, mais incomparable à Kinmen dans les évolutions sociétales des îles le composant.

La place des habitants de Kinmen s'est construite dans un monde ponctué par les bombardements des deux Chines, l'espoir vague d'une reconquête du continent, et d'une administration militaire ayant dicté la vie insulaire jusqu'aux années 1990. Considérés auparavant, du fait de leur origine continentale, comme colonisateurs par une tranche de la population taïwanaise à l'arrivée de Tchang Kai-shek à Taïwan, le processus a depuis pris le chemin inverse. La démocratisation de la société et l'arrivée au pouvoir pour la première fois en 2000, du *Minjindang* (mín jìn dǎng 民進黨), le Parti Démocrate Progressiste, a projeté Kinmen dans un phénomène de para-colonisation à son insu. La taïwanisation de la société s'est accompagnée d'une omission de l'archipel dans cette nouvelle construction nationale, alors même que ce nouveau discours historique et culturel a été imposé dans le système éducatif local et l'espace public.

C'est dans ce contexte que la population de Kinmen voit sa place dans la communauté nationale transformée. La question de leur insularité devient un marqueur revendiqué les détachant d'une identité purement taïwanaise. Pour autant les acteurs locaux utilisent cet argument pour justifier la légitimité de leur appartenance au sein d'une communauté nationale sous l'égide de la ROC où l'île de Taïwan est désormais le centre politique et culturel. En promouvant l'idée d'un sacrifice enduré par Kinmen pendant la loi martiale et son rôle de dernier bastion face aux forces communistes avant Taïwan, la population négocie sa place dans la société taïwanaise tout en rationalisant sa propre identification grandissante à Taïwan. Alexandre Gandil expose à travers cette analyse un statut identitaire et une représentation politique du sensible des habitants de Kinmen. Cette dernière évolue non pas, contrairement à ce que l'on pourrait penser, à travers la primauté de Taïwan sur l'île de Kinmen, mais bien en résultat d'interactions mutuelles favorisant une continuité à travers le détroit et se détachant petit à petit du particularisme insulaire que représente Kinmen.

Dans un dernier temps, la présentation d'Alexandre Gandil a eu une partie dévolue au questionnement méthodologique du terrain et au rapport avec le local entretenu par le chercheur. À l'origine travaillant en science politique, l'utilisation d'un terrain se rapprochant de l'observation participante a amené Alexandre Gandil à prendre part à la société civile locale. Cette participation au monde associatif l'a inscrit dans une vivacité politique



présentant des contrastes forts entre les discours officiels et les récits plus informels de ses interlocuteurs C'est aussi par les tentatives de mobilisation de sa position d'étranger et de chercheur qu'Alexandre Gandil a été amené à reconstruire sa propre position au sein du dialogue politico-social mêlant Taïwan et Kinmen.

Plus tard, c'est aussi lors d'interviews avec des responsables politiques à Taïpei en sa qualité de chercheur, qu'il a participé auprès de ses interlocuteurs au développement de réflexion politiques sur la place de Kinmen ou son absence au sein de réflexions politiques nationales, souvent inexistante ou ancrées dans le passé. Bien qu'extérieur et opérant le recul nécessaire à l'activité scientifique, le chercheur devient une composante des échanges sensibles entre acteurs locaux et nationaux.

## Conclusion

À la fin de cette année de séminaire concernant la frontière, l'imaginé et le sensible, nous sommes aussi en mesure de nous rendre compte que certaines zones sensibles dans les mémoires familiales et individuelles restent dans l'ombre. En effet, après avoir abordé les récits des familles d'origine hokklo et hakka, nous nous demandons ce qu'il reste des mémoires autochtones au sein de ces familles ? Les familles *bensheng* ont pour un grand nombre d'entre elles une part autochtone, du fait des alliances maritales dans les premiers temps de l'installation sur l'île. Pourtant, il semble que l'on ne retrouve pas cette mémoire dans les narrations produites.

Nous sommes également amenés à interroger les déplacements des lignes de partage et des frontières dans le discours officiel à venir. La composition de la société taïwanaise est en effet en constante transformation, notamment avec l'immigration des travailleurs d'Asie du sud-est, les *xinzhumin* (xīn zhù mín 新住民) (Philippines, Vietnam, Indonésie, Thaïlande), qui s'établissent à Taïwan et deviennent un nouveau maillon de cette société.